Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 41 (1933)

Heft: 11

Artikel: Visite à un sanatorium pour lépreux

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-973748

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nusses von Reizgiften jeder Art, Spiel und Sport, deren erfreulicher Aufschwung sehr zu begrüssen ist, sowie eine vernünftige Verwendung des Wochenendes und der Freizeit.

(Mediz. Rundschau.)

Visite à un sanatorium pour lépreux.

Une léproserie? Où? Aux antipodes?.. diront sans doute quelques-uns de nos lecteurs qui sont loin de se douter que la lèpre existe encore sur notre continent, qu'on connaît même un très petit nombre de ces malades en Suisse, qu'il y en a quelques centaines en France, qu'on peut en rencontrer dans tous les grands ports de mer européens, car la lèpre est une maladie très répandue dans les colonies.

Toute famille venue d'Europe pour vivre aux colonies peut être plus ou moins exposée à contracter le germe (en l'espèce, le bacille de Hansen), et ces malheureux contaminés, une fois rentrés dans leur patrie, n'osent guère confier leur triste secret et sont en quelque sorte des «malades honteux»! Parfois on les soigne dans les hôpitaux où, on le comprend, ils ne se mêlent pas volontiers aux autres pensionnaires qui, trop souvent, font le vide autour d'eux, surtout si leur mal est apparent et s'ils sont défigurés et mutilés. Mais la plupart des lépreux ne sont pas hospitalisés, ils cherchent à cacher leur infirmité jusqu'au jour où elle se révèle à leurs semblables; alors ils se sentent un objet d'horreur pour leur entourage; leur vie devient un supplice, puisqu'on les craint, on les fuit, on les traîte en parias...

C'est cependant un préjugé de croire à la grande contagiosité de la lèpre; elle est bien moins transmissible que la tuberculose par exemple. Ce n'est qu'exceptionnellement que les lépreux, rongés par leur mal, deviennent des individus hideux, déformés et repoussants, comme on se les représente trop souvent. Si le lépreux est soigné, il est rare — surtout dans nos climats — qu'il arrive à ce degré de déchéance physique qui rend sa vue insupportable et horrible.

Au point de vue moral comme au point de vue physique, il est donc nécessaire qu'on s'occupe des lépreux, qu'on les entoure et surtout qu'on les soigne, car avec les produits tirés d'un arbuste, le Chaulmoogra, et par le moyen d'une hygiène adaptée aux circonstances, on peut réaliser de sérieuses améliorations.

Justement ému par le sort de ces malheureux, un groupe de personnes faisant partie de l'Association de secours aux victimes des maladies tropicales, et leur secrétaire en particulier, M. Ph. Delord, ancien missionnaire, a réussi à créer un sanatorium pour lépreux dans un pays enchanteur que nous avons eu le privilège de visiter.

A trois lieues de Pont-Saint-Esprit, petite ville qui se mire dans les eaux paisibles du Rhône, au centre de collines boisées dont les lignes harmonieuses s'estompent au loin, des chartreux avaient élevé au début du 13e siècle un monastère majestueux. Des chemins rocailleux vous amènent à ce lieu isolé, éloigné de plusieurs kilomètres de toute agglomération, et, tout à coup, à un contour de la route, on aperçoit la vaste enceinte et les grands bâtiments de cette belle chartreuse dont les moines ont été chassés à la fin de 19e siècle par la loi française sur les Congrégations. C'est Valbonne, l'ancien monastère des char-

treux, transformé en sanatorium pour lépreux depuis 1926.

On comprend que, pour hospitaliser des lépreux, il fallait un endroit à l'écart, loin de tout centre habité, un lieu où ces malades qu'on redoute encore aujourd'hui, puissent vivre et se mouvoir presque librement.

Valbonne est devenu cette retraite où les malades qui souffrent ailleurs de provoquer la méfiance, la répugnance et l'effroi, sont entourés de soins intelligents, d'une nature admirable et d'une affection dont ils ont d'autant plus besoin qu'ils l'ont moins rencontrée depuis qu'ils ont contracté la lèpre.

Il a fallu des années pour adapter l'ancien monastère à sa nouvelle destination; des sommes considérables y ont été consacrées. On a travaillé dans le respect du passé, et rien n'y a été négligé pour conserver à la chartreuse l'héritage d'un noble et grand passé. On a respecté les vieux murs, les beaux cloîtres, les arbres séculaires, les jardins ombragés, et c'est dans les cellules des moines de jadis que les malades sont aujourd'hui installés.

Mais qu'on ne se représente point ces «Cellules» comme quelque petite chambrette sans soleil, ni comme une prison aux murs tristes et nus. Ici chaque maisonnette se compose de trois pièces spacieuses, bien éclairées, pourvues d'eau, de chauffage central et d'électricité. Ces appartements sont arrangés et meublés au gré des malades, selon leurs goûts et leurs besoins, et nous en avons vu de charmants autour du vieux cloître de Valbonne. Chaque logement a son petit jardin, cultivé selon les idées et les préférences de ceux qui y travaillent et s'y reposent. En général, chacun de ces petits «cottages» est habité par deux personnes, et la disposition des bâtiments séparés les uns des autres par des murs et des jardins, permet aisément l'isolement des malades. Ceux-ci sont donc absolument chez eux, tandis que les services généraux, l'administration du sanatorium, le personnel — forcément assez nombreux: infirmiers, infirmières, comptables, fermiers et leurs familles, ouvriers de campagne, etc. — sont installés dans d'autres parties de l'ancien et vaste monastère.

Parmi le personnel soignant, nous avons trouvé à Valbonne une infirmière de la Maison de Bordeaux, et — une Sourcienne, toute jeune encore, heureuses de vouer leur temps et leurs connaissances à ces déshérités que sont les lépreux. Ce sont elles qui font les pansements, les piqûres, qui exécutent les ordonnances des médecins, qui apportent à manger aux malades, qui les aident et les surveillent discrètement. Vie d'abnégation et de bonté, dirigée avec une compétence et une bienveillance rares par le directeur M. Delord; vie de recluses un peu, mais dans un cadre moral et matériel particulièrement beau et réconfortant.

A Valbonne les pauvres malades retrouvent une vie normale au milieu d'une nature merveilleuse, sous le ciel limpide de la Provence, et pour eux le sanatorium devient bientôt un foyer.

Longtemps des moines sont venus chercher ici, dans la solitude et la prière, une bonne préparation à la mort. — «Frère, il faut mourir!»

Maintenant ce sont des malades qu'on accueille, qu'on soigne avec l'espoir de les ramener à la vie. — «Frère, courage! Il faut vivre.»

C'est avec cette pensée que nous avons quitté Valbonne, le cœur plein de reconnaissance pour celui et celles qui nous y ont si cordialement accueilli. Dr *Ml.*